



Queneau et la linguistique. Partie 1 : Repères bio-bibliographiques

Jean-Charles Chabanne

► To cite this version:

Jean-Charles Chabanne. Queneau et la linguistique. Partie 1 : Repères bio-bibliographiques : Actes du Colloque "Raymond Queneau et les langages" (Thionville, octobre 1992). Temps Mêlés-Documents Queneau, 1993, 150+57-60, pp.23-38. hal-00921828

HAL Id: hal-00921828

<https://hal.science/hal-00921828>

Submitted on 21 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Charles CHABANNE
QUENEAU ET LA LINGUISTIQUE (1)
Repères Bio-bibliographiques

Article paru dans *Temps Mêlés-Documents Queneau* 150+57-60, automne 1993,
actes du Colloque «Raymond Queneau et les langages» (Thionville, octobre 1992), p. 23-38.

Le terme « linguistique » est à prendre dans son sens institutionnel : la linguistique est cette « science qui étudie le langage dans ses différents aspects phonétique, syntaxique, sémantique et social, ainsi que la structure, l'évolution, la répartition des langues et leurs rapports entre elles ¹ ». Nous le verrons, Queneau s'est intéressé longtemps à cette discipline, à laquelle le directeur d'encyclopédie qu'il fut reconnaissait « des bases scientifiques assez solides » (*Bords*, p. 104).

Un tel sujet est vaste ² ; nous avons réparti l'étude en deux volets complémentaires. Dans le premier, nous présentons une chronologie qui cherche à reconstituer les étapes de la rencontre de Queneau et des problèmes, méthodes et notions fondamentales de la linguistique institutionnelle. Cette approche est complétée par une bibliographie qui essaie de relever tous les écrits de Queneau consacrés à des questions apparentées à la linguistique, ainsi que l'essentiel des articles critiques en liaison avec ce thème.

On verra que si ces contacts ont été réguliers, et suffisamment intenses pour qu'une part significative du travail d'écrivain de Queneau y soit consacrée, on ne peut pas conclure que Queneau ait eu de la linguistique une connaissance systématique, mais qu'il cherchait par son truchement

une réponse à quelques questions fondamentales de philosophie du langage.

Le prolongement naturel de ce travail constitue le commentaire et une tentative d'élucidation de ces données historiques : pourquoi la curiosité linguistique de Queneau a-t-elle été à la fois aussi continue, aussi intense et aussi sélective ? J'essaierai de préciser quels problèmes linguistiques fondamentaux ont passionné Queneau exclusivement, problèmes dont la place dans son œuvre reste majeure, à partir de l'œuvre qui fut l'initiatrice et l'ouvrage de référence de Queneau linguiste : *Le Langage* de Joseph Vendryes.

1) *Un Queneau linguiste ?*

Queneau a entretenu avec la linguistique une relation à double sens.

Pour commencer il l'a étudiée comme il l'a fait d'autres disciplines, par la suite il a apporté sa propre contribution à la réflexion linguistique. La première démarche est celle d'un Queneau lecteur s'intéressant à la linguistique ou même l'étudiant. Ici les sources d'information sont d'une part la biographie, d'autre part les traces des lectures elles-mêmes, en particulier l'inestimable catalogue des lectures dépouillé par Florence

¹ Dictionnaire Lexis, Larousse, éd. de 1979.

² Ce travail n'est pas le premier sur ce sujet. p. Fournet, J-F. Jeandillou et É. Beaumatin, par exemple, en ont traité avant moi. La communication d'É. Beaumatin à Limoges en 1987 a malheureusement été dévorée par une machine électronique... Il n'en reste qu'un enregistrement vidéo et un manuscrit tronqué et donc inédit.

Géhéniau³. On y ajoutera d'éventuelles notes dans les divers dossiers conservés dans les centres de documentation (CDRQ-CIDRE).

Étudier la seconde démarche c'est chercher à cerner un Queneau linguiste, voir « linguisticien » comme le dit Beaumatin (1991), traitant de linguistique avec les méthodes et les concepts de celle-ci. Cette démarche laisse une trace claire, à travers les publications et les republications, mais aussi sous forme d'inédits ou de dossiers préparatoires. Ces sources, abondantes grâce aux archives Queneau et aux centres de documentation, vont nous permettre de tracer une chronologie des relations de Queneau avec la linguistique institutionnelle.

1903-1920 : « La manie d'apprendre les langues étrangères »

Queneau évoque dans *Bâtons, chiffres et lettres* (BCL) « la manie qu' [il a] eue dès l'enfance d'apprendre des langues étrangères ». André Blavier précise, dans la biographie composée pour la revue *Europe*, qu'en 1916, à l'âge de 13 ans, Queneau « aborde l'arabe, le hittite, l'hébreu » (Blavier, 1983, p. 132). Il y a dans les dossiers de Queneau des notes qui paraissent fort anciennes sur l'alphabet tibétain, arabe, cyrillique. Une note du *Journal* (13 juin 1949) relève qu'il a étudié « le français, latin, grec, anglais, allemand, espagnol, italien, portugais, roumain, arabe, hébreu, danois, copte, égyptien hiéroglyphique, tibétain, chinois, bambara, ouolof, provençal » (*Pléiade*, p. LXV)...

Ainsi Queneau, érudit précoce, commence en linguistique comme la linguistique elle-même a commencé sa propre histoire scientifique : dans la curiosité passionnée pour l'étrange polyphonie de Babel. Cette passion pour les langues aurait pu le conduire à la linguistique générale, dans la grande tradition comparatiste, mais il semble qu'il n'ait jamais poussé jusqu'à une systématisation de ces connaissances, comme il l'avoue lui-même : il ajoute à la liste des langues étudiées ce commentaire désabusé : « sans grands résultats » (*ibid.*) et dans BCL : « sans y parvenir » (p. 12).

³ Florence Géhéniau, *Queneau analphabète. Répertoire alphabétique de ses lectures de 1917 à 1976*. 1ère éd. 1987. Nouvelle édition « revue et complétée de beaucoup », 2 tomes, chez l'auteur, 1992.

Il reste que la linguistique générale est une discipline encyclopédique qui répond par ce caractère totalisant au goût précoce de Queneau pour l'encyclopédisme. Comme le rappelle André Blavier, Queneau « aspirait à, SACHANT très bien que, la connaissance absolue » (*Préface* à Géhéniau, *op. cit.*). On peut lire à ce sujet un extrait du *Journal*, 26 janvier 1923 : « La vertu qui m'attire le plus est l'universalité ; le génie avec lequel je sympathise le plus est Leibniz. Mais je ne sais découvrir le côté de l'esprit – le détail qui m'est propre. Accidents mystiques et crises de désespoir ; souci de métaphysique ; désir de sciences (mathématiques), d'érudition (bibliographie, histoire), de langues (cosmopolitisme). [...] Évidemment j'ignore la peinture, le sport, l'amour des femmes, l'humilité, la vertu, la sentimentalité, le commerce, la banque, l'industrie, l'agriculture, l'armée, la marine, la cuisine, la pêche, la chasse, plusieurs milliers de langues et ou de dialectes ; je ne sais ni nager, ni danser, ni monter à bicyclette, etc. » (*Pléiade*, p. XLIX-L).

Dans cette perspective, la linguistique pouvait apparaître comme l'unificatrice qui retrouvait, au-delà de la multiplicité des langues, l'unité rêvée et jamais atteinte, toujours douloureusement désirée, d'un Langage Universel assurant à la fois la maîtrise de la totalité des savoirs et des pensées, mais aussi la communication transparente entre les hommes si « ondoyants et divers ». Dès cette époque on voit se dessiner l'enjeu du projet linguistique, qui déborde le cadre institutionnel vers la philosophie et la métaphysique.

1920-1925 : études à la Sorbonne. rencontre avec Vendryes

On sait que Queneau a suivi des études de philosophie et de lettres à la Sorbonne. Il a donc dû entrer à cette occasion en contact avec la science linguistique, qui constituait une partie de son enseignement, tant sous la forme de la linguistique générale, que sous la forme de la philosophie du langage. Or, ça commence mal : le 10 mars 1922, « il est reçu en logique, refusé en linguistique ». Par la suite, les choses ont dû s'arranger, puisque Queneau obtient en mars 1926 une Licence de Lettres (*Pléiade*, p. XLIX). Mais cet échec initial peut indiquer un premier malentendu entre le futur écrivain et la discipline universitaire : peut-être faut-il voir là l'origine de la méfiance de Queneau à l'égard des linguistes, méfiance qu'il exprimera à

plusieurs reprises dans les séances de l'OuLiPo, près de quarante années plus tard : « Je le répète, méfions-nous de la linguistique ⁴ ».

Le plus important reste que ces années d'études sont celles de la rencontre (févr. 1922) avec l'ouvrage qui initiera Queneau aux problèmes fondamentaux de la discipline linguistique, ouvrage qu'il citera jusque dans les années 60 : *Le Langage, introduction linguistique à l'histoire* de Joseph Vendryes. La portée considérable de cette rencontre nous a amené à y consacrer le second volet de cette étude.

1924-1938 : recherches, errances et premières œuvres

On sait que les années suivantes seront pour Queneau des années d'instabilité et de difficulté, tant sur le plan matériel que sur le plan personnel. Il semble que Queneau soit revenu vers la linguistique au cours de ses recherches à la Bibliothèque Nationale pour y dénicher des fous littéraires. Il y a, dans le dossier *Langues et vocabulaires*, de nombreuses notes sur des auteurs de langues imaginaires ou sur des grammairiens de fantaisie, sur des langues artificielles, des argots créés par des enfants, etc. Par exemple, Queneau a lu et pris des notes sur l'ouvrage d'un certain M. A. Granier de Cassagnac, député au Corps législatif : *Antiquité des Patois. Antériorité de la langue française sur le latin*, Paris, 1889, in-8°, lequel prétend que « le but de ce travail est de mettre hors de doute l'antiquité de ces patois et de montrer qu'ils se parlaient à peu près comme ils se parlent encore, il y a plus de deux mille ans, lorsque la langue latine était à peine fixée ; si bien qu'au lieu de voir dans les patois du latin corrompu, il serait plus exact de voir dans le latin du français et du patois épuré ».

Pour ma part, je ne peux m'empêcher d'interpréter la curiosité de Queneau à l'égard des hétéroclites comme une sorte de fascination pour ce qu'il aurait pu devenir lui-même, pour peu qu'il eût poussé jusqu'au bout son désir de maîtrise encyclopédique. Ces fous littéraires, en particulier ces linguistes délirants, j'ai tendance à les voir comme des doubles lointains de Queneau, frères en cela qu'eux ont mené jusqu'à la folie la quête d'une Vérité sur le langage en donnant abruptement une

⁴ Compte rendu n° 40 de la séance du 29 nov 1963, in J. Bens, *Oulipo 1960-63*, 1980, p. 268.

réponse aux questions fondamentales qui animent toute curiosité linguistique : qu'est-ce que le Sens et qui le légitime ? D'où viennent les langues ? Est-il possible d'abolir la médiation du langage et de retrouver, sous la forme d'une Langue Mère ou d'une Langue Recréée, un langage sans défaut ?

1937-1965 : la question du néo-français

La fin des années 30 marque le début d'un intérêt constant de Queneau pour la linguistique : c'est pendant plus de 25 années la publication d'une série d'articles dont les plus caractéristiques seront réunis en 1950 puis en 1965 dans les deux versions de *BCL*, qui constitue l'œuvre de Queneau la plus explicitement « linguistique », au sens institutionnel.

BCL porte la trace de lectures linguistiques qui complètent ou prolongent celle de Vendryes : en 1944, les ouvrages traitant de géographie linguistique ⁵ que lui fait parvenir Albert Dauzat ; en 1947, la synthèse de linguistique historique par un spécialiste d'étymologie, Walther von Wartburg ⁶. Tous ces ouvrages sont des introductions aux problèmes de la linguistique, comme les synthèses pédagogiques d'Aurélien Sauvageot ⁷ ou d'André Thérive ⁸, cités dans *BCL* (p. 94) à propos de l'orthographe et du néo-français.

⁵ *L'Europe linguistique* (1944) et *La Géographie linguistique* (Flammarion, 1944), qui lui est envoyé par l'auteur. Cité dans *BCL*, p. 164, dans un article de *Front national* du 17 nov. 1944. Queneau parle de « deux problèmes qui ne sauraient manquer d'attirer un homme qui s'intéresse et à l'avenir de la langue et à l'avenir des rapports internationaux (entre humains de grammaires diverses) » : le problème de la « langue internationale » et de « l'avenir d'une langue ».

⁶ *Évolution et structure de la langue française*. Paris, 1947. Cité dans *BCL*, p. 94. W. von Wartburg est l'auteur d'un monumental dictionnaire étymologique en 24 volumes.

⁷ *BCL*, p. 86, 94. Queneau a lu : *Les Procédés expressifs du français contemporain*. Paris : Larousse, 1957 ; *Français écrit, français parlé*. Paris : Larousse, 1962 ; *Portrait du vocabulaire français*. Paris : Larousse, 1964.

⁸ *Le Français langue morte ?* Paris : Plon, 1923, lu en 1923 ; *Libre histoire de la langue française*, 1954, qui, d'après Queneau, « soutient un point de vue très voisin du mien et dont je ne puis, naturellement, que conseiller la lecture » ; *La Foire littéraire*. Paris : La Table ronde (lu en 1966).

BCL constitue pour Queneau un manifeste de théorie linguistique : il y défend ses positions sur le « *néo-français* », qu'il illustre par ailleurs grâce à ses romans. Il apparaît publiquement comme le chef de file des rénovateurs de la langue littéraire, et c'est à ce titre qu'il répond aux questions de Georges Charbonnier en 1962 (*Entretiens avec G.C.*, Gallimard). Pour cette période, n'oublions pas la direction de l'Encyclopédie de la *Pléiade*, pour laquelle Queneau dut superviser un tome consacré au langage, dirigé par A. Martinet ⁹.

1960-1968 : intérêt pour la linguistique quantitative

Les années 60 sont des années glorieuses pour la linguistique. Elle devient la discipline-modèle des sciences humaines, et ses concepts fondamentaux sont abondamment exportés : paradigme, signe, signifié / signifiant, valeur, structure, etc. On pense même pouvoir unifier les sciences humaines (philosophie, ethnologie, sociologie...) autour de la notion de structuralisme.

La linguistique structurale voit paraître de grandes synthèses didactiques à la hauteur de ce que fut l'ouvrage de Vendryes pour les années 20, comme les célèbres *Éléments de linguistique générale* de Martinet ¹⁰ (que Queneau relut trois fois entre 1960 et 1961). D'autres ouvrages plus techniques paraissent dans le même temps et Queneau les lira à leur parution : en 1963, la version française des *Essais* de Jakobson ¹¹, en 1966, le tome 1 des *Problèmes de linguistique générale* de Benveniste ¹². Queneau lit aussi en 1961 la grande synthèse de Edward Sapir, *Language, An Introduction To The Study Of Speech* ¹³. Ces ouvrages de linguistique générale forment la bibliothèque de base de l'étudiant en Sciences Humaines, tout

autant que la réédition d'un ouvrage plus ancien de grammaire historique, l'ouvrage classique de Bourciez en grammaire historique (1965) ¹⁴.

Mais les années 60 voient aussi se développer les théories formalistes du langage, basées sur des modèles syntaxiques, et étroitement liées aux ambitions du traitement automatique du langage par les ordinateurs alors tout nouveaux. On cherche à établir une description rigoureuse de la combinatoire linguistique, en espérant ainsi pouvoir imiter efficacement le comportement linguistique humain.

Queneau va se passionner pour les recherches dans ces domaines où s'entrecroisent les mathématiques, et en particulier la combinatoire, et le langage. L'intérêt de Queneau pour la linguistique quantitative rejoint directement ses propres goûts pour les liens entre la littérature et les structures mathématiques, voire pour la littérature fécondée par les mathématiques, comme le noteront Le Lionnais et Jacques Roubaud dans l'*Atlas de littérature potentielle* (1981, p.34 et 42). Les lectures de linguistique quantitative sont plus denses dans la période 1960-1965 : par exemple, en 1961 l'ouvrage de Guiraud sur *Problèmes et méthodes de la statistique linguistique* ¹⁵ ; ou, plus ardu mais combien célèbre, les *Structures syntaxiques* de N. Chomsky, que Queneau a lu en anglais avant sa traduction ¹⁶ (en 1964 et 1965) – ouvrage qui constitue le pilier de la grammaire générative transformationnelle qui dominera la théorie linguistique pendant vingt ans.

Les traces de cette curiosité ne manquent pas dans les années 1960 : au sein de l'OuLiPo, F. Le Lionnais et Queneau se recommandent des ouvrages de linguistique théorique ¹⁷. Queneau suit des conférences de linguistique quantitative (*Pléiade*, p. LXXVI), rencontre Maurice Gross,

⁹ On doit signaler aussi les questions de lexicographie posées lors de la préparation de l'Encyclopédie de la *Pléiade* (cf. dans Bords, « Présentation de l'Encyclopédie », p. 88)

¹⁰ Paris : Colin, 1960.

¹¹ *Essais de linguistique générale*. Paris : Minuit, 1963.

¹² Paris : Gallimard, tome 1, 1966. Queneau lira aussi le tome II en 1974.

¹³ 1ère éd. New York : Harcourt/Brace & Cie, 1921.

¹⁴ *Éléments de linguistique romane*. Paris : Klincksieck, le éd. 1910. Rééd. 1965.

¹⁵ P.U.F., 1960. Évoqué dans un compte rendu de l'OuLiPo, le 25 février 66.

¹⁶ *Syntactic Structures*. La Haye : Mouton, [trad. fr. *Structures syntaxiques*. Paris : Le Seuil, 1969].

¹⁷ Comme l'ouvrage de J.R. Pierce, *Symboles, signaux et bruits*, lu en anglais en 1966. Séance OuLiPo du 4 nov. 66. Ordre du jour surchargé de notes manuscrites adressé à Queneau. Le surchargeur anonyme (F. Le Lionnais d'après l'écriture ?) « recommande vivement » à Queneau le livre de J.R. Pierce

spécialiste de la traduction automatique¹⁸ et s'intéresse aux applications des théories probabilistes dans le domaine de la syntaxe¹⁹.

L'engagement de Queneau dans la théorie linguistique est suffisamment sérieux pour qu'il en vienne lui-même à publier son propre travail de recherche, à deux reprises :

- en 1955, il présente en Sorbonne, dans le cours de G. Antoine, une conférence intitulée : « Statique et dynamique du français », qui sera par la suite rééditée sous plusieurs formes, et même traduite en anglais ;
- en 1963, une communication faite à l'OuLiPo sera publiée dans une revue de linguistique (*Études de Linguistique appliquée*, n° 3, 1964, p. 37-50) sous le titre : « Analyse matricielle du langage », puis reprise et complétée en 1966. Comme le souligne Éric Beaumatin, c'est l'article de Queneau qui porte les marques les plus nettes de la reconnaissance institutionnelle. Queneau l'encyclopédique est-il devenu aussi un linguiste ?

Le Collège de 'Pataphysique et l'OuLiPo

Mais dans le même temps qu'il se plie aux règles rigoureuses de la linguistique institutionnelle sous sa forme la plus abruptement formaliste, il fait paraître divers articles dans les publications du Collège de

¹⁸ Queneau a lu à trois reprises (1963, 1964 et 1965) les notes du cours de M. Gross éditées par le Centre de Linguistique Quantitative : *Théories des langages*, cours que Queneau a suivi (cf. dossier « Analyse Matricielle du langage » au CIDRE). Invité de la séance du 15 oct. 1963 de l'OuLiPo, M. Gross est présenté comme « mathématicien attaché à l'Institut Pascal, spécialiste de traduction automatique » (circulaire OuLiPo n° 38). Gross a développé un programme d'étude des propriétés syntaxiques des verbes français dans la perspective de Harris première manière. Autour de Gross s'est formé un champ de recherche en syntaxe : « de tels travaux – ambitieux – ont clairement dans leurs objectifs d'améliorer les traitements automatisés du langage : ils visent notamment à rendre possible une véritable communication homme-machine en langue naturelle », C. Fuchs & P. Le Goffic, *Les Linguistiques contemporaines*, Paris : Hachette, 1992, p. 65.

¹⁹ Queneau semble avoir pris connaissance jusqu'en 1976 des publications de l'« Association Jean Favard pour le Développement de la Linguistique Quantitative » : dans le répertoire Géhéniau, j'ai relevé six titres parus dans ce cadre : voir *s.v.* : Barbault (lu en 1972), Blois (1965), Collis (1971), Coyaud (1972), Gładkii (1972), Grunig (1966), Guentcheva-Decles (1976), Lavorel (1975), Postal (1964). Voir aussi : Arbib (1976), Zuber (1972), Lapointe (1969), etc.

'Pataphysique²⁰. Voilà qui complète notre portrait d'un Queneau linguiste en y introduisant... disons le clinamen pataphysique, la « malice » évoquée par Jacques Bens.

L'enfant naturel de la 'Pataphysique fécondée par Queneau et Le Lionnais naît lui aussi en 1960, à Cerisy s'il faut en croire un de ses pères putatifs (*Atlas de Littérature Potentielle*, Gallimard, 1981, p. 39). Queneau y est amené à jouer un rôle important, ne serait-ce que parce qu'il est le premier à avoir créé des œuvres oulipiennes (*Cent mille milliards, Exercices de style...*). Or, les travaux de l'OuLiPo l'amènent sur le terrain de la linguistique, d'ailleurs contre son gré. La lecture des comptes rendus de séance permet de reconstituer les relations parfois de curiosité, souvent d'hostilité à l'égard de l'actualité linguistique institutionnelle.

Tantôt, les Oulipiens font écho positivement aux recherches linguistiques : Queneau, par exemple, présentera avec chaleur certains cours de linguistique formelle, évoquant à l'occasion des gourmandises comme la loi d'Estoup-Zipf complétée par Mandelbrot et Guiraud (25 févr. 1966), ou bien racontant une conférence sur les chaînes de Markov (23 févr. 1963). Il y présentera son « Analyse matricielle du langage ». Des linguistes sont invités aux réunions de l'OuLiPo : Maurice Gross, Abraham Moles, Bernard Quemada, Gérard Antoine, etc.²¹ Tantôt d'autres indices, épars dans les comptes rendus de séances, se font l'écho d'une méfiance, voire d'une hostilité à l'égard de la linguistique en général²². Par exemple, le 23 févr. 1963, Queneau déclare : « Je me

²⁰ On se reportera à la bibliographie publiée en 1981 dans *Atlas de Littérature Potentielle*, coordonnée par N. Arnaud, Paris : Gallimard (coll. « Idées » puis « Folio-Essais », 1981, p. 421-423).

²¹ *La Littérature potentiel/e*, Paris : Gallimard, coll. « Idées » puis « Folio-Essais », 1973, p. 307.

²² Dès 1939, Queneau dénonçait la main-mise de la science du langage sur la littérature (qu'aurait-il dit de l'époque de la sémiotique et du déconstructionnisme ?) : « on s'est occupé de problèmes de signification, de sens et de non-sens [...]. Oui, on s'est occupé de problèmes scientifiques, de sémantique, on a fait de la métaphilologie – questions et recherches valables certes, et intéressantes les réponses. Mais là encore on a laissé la science (occidentale rationalisante) envahir le domaine de l'art tout en croyant faire ainsi

demande quels sont nos rapports avec la linguistique. Et encore si un linguiste ne devrait pas figurer parmi nous. Certes, et bien sûr, nous ne faisons pas de linguistique : nous sommes au-delà ». L'OuLiPo semble avoir été sollicité pour travailler avec des chercheurs en traduction automatique ²³ ; il semble qu'au début Jacques Bens montrait quelque enthousiasme, vite douché par Le Lionnais : « Je vous avais prévenu, il faut toujours dire non. C'est un très grand honneur de travailler pour nous, nous n'avons pas le temps de travailler pour eux » (29 nov. 1963).

Après 1965 : éloignement de la linguistique

On peut comprendre la distance prise par Queneau et l'OuLiPo d'avec la linguistique institutionnelle. Cela tient d'abord à une divergence fondamentale dans la relation au langage : le travail du linguiste se définit dans un cadre « scientifique », il s'efforce de n'entretenir avec le langage qu'un rapport d'observateur objectif. Le projet de l'OuLiPo déborde ce cadre froid en y réintroduisant l'esthétique et l'affectif, comme le rappelle cette définition collective de 1961 : « L'OuLiPo : organisme qui se propose d'examiner en quoi et par quel moyen, étant donné une théorie scientifique concernant éventuellement le langage (donc l'anthropologie), on peut y introduire du plaisir esthétique (affectivité et fantaisie) ²⁴ ». Dès lors, le projet de l'OuLiPo est un projet littéraire, c'est-à-dire *langagier* et non linguistique.

Curieusement, le fonctionnement interne de l'OuLiPo connaît un ralentissement parallèle à l'essoufflement de la théorie linguistique : les années 60 et 70 consacrent l'échec partiel des grandes ambitions des modèles formalistes. La problématique linguistique commence alors à déborder le domaine morpho-syntaxique vers la sémantique puis vers la pragmatique, et de nouveaux problèmes apparaissent, appelant de

nouveaux modèles théoriques. Et il est singulier de voir dans les comptes rendus de l'OuLiPo un écho de cette crise théorique, comme si, dans deux milieux intellectuels qui s'étaient définis comme indépendants, voire opposés, les mêmes présupposés théoriques sur le langage avaient été à l'œuvre souterrainement...

Déjà Queneau faisait part de son scepticisme en 1962 : « Ce n'est tout de même pas tout à fait sûr que l'usage d'un langage soit absolument réductible à une opératoire, à un système » (*Entretiens avec G. Charbonnier*, p. 31). En 1963, Queneau déclarait que « la traduction automatique avait du plomb dans l'aile aux USA » ²⁵. En 1965, Paul Braffort : « Seuls des hommes peuvent se livrer à l'analyse sémantique, comme le montre l'échec de la traduction automatique ²⁶ ».

Il est curieux de constater ce parallèle entre l'essoufflement du formalisme linguistique et l'essoufflement du projet initial des membres fondateurs de l'OuLiPo. Les séances se raréfient, les comptes rendus s'anémient. Le 23 août 1966, Queneau « déplore l'insuffisance, voire l'absence des comptes rendus ». Il constate que les créations oulipiennes se font désormais « en dehors » de l'OuLiPo (il cite Roubaud). On débat longuement sur le rapport entre structures formelles et sémantisme. Le Lionnais constate cette évolution, imposée par la pauvreté des résultats obtenus : « on passait petit à petit du syntaxique au sémantique ». André Blavier donne le coup de grâce : « je répète que je trouve nos structures pauvres, à côté de toutes celles que l'on employait avant nous. Nous ne dépassons guère la contrainte artificielle, toute de détail et sans avenir ». Malgré quelques sursauts, la fin des années 60 est une période difficile. L'OuLiPo passe en d'autres mains (Fournel, Roubaud, Perec en 67). À un questionnaire envoyé par le nouveau secrétaire, Fournel, qui signale « la gravité de la situation » et demande « pensez-vous encore à des travaux Oulipiens personnels ? », Queneau répond abruptement : « franchement : non » ²⁷.

du super-art, de la super-littérature, ce que l'on appelait aussi de l'anti-art et de l'anti-littérature » (*Volontés* n° 19, juil. 1939. *Le Voyage en Grèce*, p. 181). Voir aussi *supra*, note 4.

²³ Par exemple Mme Lydia Hirschberg dont on parle le 29/11/63, le 23/12/63, le 11/03/64 dans les comptes rendus de l'OuLiPo. Voir Géhéniau s. v., tome 1, p. 470.

²⁴ « Nous ne saurons jamais qui, en particulier, a pondu cette définition, le secrétaire définitif l'ayant généreusement attribuée à tous dans son compte rendu de la séance du 5 avril 1961 ». Lescure, 1973, p. 33.

²⁵ Comptes rendus OuLiPo n° 40, 29 nov. 1963.

²⁶ Comptes rendus OuLiPo n° 62, 8 mars 1965.

²⁷ Questionnaire du 15 février 1970.

Enfin, un dernier signe marque la distance prise par Queneau dans ses rapports avec la linguistique : en 1969 et 1970 paraissent les *Errata* dans lesquels il semble désavouer sa propre théorie du néo-français. Queneau semble lui-même renoncer à son rôle de chef de file. Est-ce l'aveu qu'il n'a jamais été, malgré quelques belles tentatives, qu'un « amateur linguiste », selon la formule de Blavier (Géhéniau, préface), et au bout du compte un amateur égaré en linguistique ?

2) Un Queneau non-linguiste ?

Ainsi, arrivés au terme de ce parcours biographique, nous avons vu Queneau s'avancer parfois assez loin sur le terrain de la linguistique institutionnelle. Mais si ses publications autant que ses lectures nous permettent de mesurer sa position vis-à-vis de cette discipline, elles permettent aussi, par contraste, de mesurer ce que Queneau a ignoré d'elle, involontairement ou délibérément.

Donnons un exemple de ces ignorances ou de ces indifférences : le Langage de J. Vendryes fournit un vaste panorama bibliographique en citant les ouvrages fondamentaux du domaine de la linguistique générale à la date de l'année 1924²⁸. Mais de tout ce corpus, qui représente les résultats les plus solides de la science linguistique européenne, Queneau semble n'avoir rien lu. Queneau n'a pas noté de lecture de Bally, ni de Bréal, ni de Brunot, ni de Darmesteter, ni de Grammont, ni de Séchehaye, ni de Meillet, qui fut le maître de Vendryes²⁹. Peut-on aller jusqu'à dire qu'il s'est contenté de la synthèse de Vendryes, sans aller plus loin ?

Autre fait significatif : s'il y a un auteur qui occupe une place centrale dans l'histoire de la linguistique moderne, c'est bien Ferdinand de

Saussure. Or son nom n'apparaît ni dans l'index de *BCL*, ni même dans le répertoire des lectures. Cela ne signifie nullement que Queneau n'ait pas eu en main un exemplaire du *Cours de linguistique générale* : il y a dans les dossiers CDRQ des notes de lecture du *Cours*. Mais l'oubli peut aussi être tout simplement expliqué par le fait que Vendryes lui-même ne cite Saussure qu'en note, son ouvrage ayant été rédigé avant la publication du *Cours*³⁰. La seule référence indirecte à Saussure illustre bien le rapport particulier de Queneau avec le maître genevois : Queneau a lu à quatre reprises entre 1964 et 1971 l'étude de J. Starobinski sur les spéculations anagrammatiques de Saussure. On trouve cette note : « jusqu'au célèbre article de Starobinski dans le *Mercure de France* de février 1964, on ignorait que Saussure, fondateur de la linguistique moderne, fût un fou littéraire caractérisé, un hétéroclite d'un type d'ailleurs assez banal³¹ ».

Saussure oublié ou abordé par ses marges, il restait encore des références illustres, qui manquent aux lectures linguistiques de Queneau : les ouvrages fondamentaux de Jespersen³², de Bloomfield³³ ; les *Prolégomènes* de Hjelmslev³⁴. Il n'est fait qu'une allusion de seconde main à Franz Boas (grand spécialiste des langues amérindiennes, auquel Vendryes, et donc Queneau, doivent leur connaissance du chinook³⁵...), comme aux *Principes de phonologie*³⁶ de Troubetskoy (*BCL*, p. 79). Et parmi les

³⁰ Dans son Appendice, Vendryes écrit : « il renferme des vues originales et profondes dont plusieurs chapitres auraient gagné à être éclairés », p. 437.

³¹ Dossier CDRQ n° 136. On trouve quelques notes sur Saussure dans le dossier n° 45 (CDRQ « Écriture, langage et pictogrammes »). J. Starobinski, *Les Mots sous les mots (Les anagrammes de Ferdinand de Saussure)*. Originellement paru au *Mercure de France* de février 1964, rééd. par Gallimard, 1971. Lu en 64, 65, 70, 71. Dans une réunion de l'OuLiPo du 11 mars 1964, Queneau invite les présents à lire cet article.

³² Otto Jespersen, *Language. Its Nature, Development and Origin*. le éd. Londres, 1922.

³³ Louis Bloomfield, *Language*. New York, Allenn & Unwin, 1933. [Trad. fr. 1970 chez Payot].

³⁴ L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, trad. fr. [orig. 1943], Paris : Minuit, 1968.

³⁵ F. Boas, *Handbook of American-Indian Languages*, Smithsonian Institution, Bureau of American Ethnology, 1911-1939 (3 vol.). Il y a des notes sur Boas dans le dossier « Langues et vocabulaire » n° 45 (CIDRE) et 146 (CDRQ).

³⁶ N.S. Troubetskoy, *Principes de phonologie*, Paris : Klincksieck, 1949.

²⁸ Un Appendice (p. 437-444) complète la Bibliographie arrêtée en 1914.

²⁹ A propos de Meillet, Queneau n'aurait lu qu'un ouvrage co-dirigé avec M. Cohen, *Les Langues du monde*, C.N.R.S 1952 ; et sa bibliographie par J. Vendryes et E. Benveniste (Klincksieck, 1938) (Géhéniau).

linguistes de l'école française, on ne parle pas, par exemple, de Louis Tesnière (inventeur de la notion d'actant)³⁷, de Gustave Guillaume (qui enseigna longtemps à l'EPHE)³⁸, de Bernard Pottier³⁹...

Même dans le domaine qui a intéressé Queneau, la possibilité de formaliser la syntaxe, on trouve le nom de Gross, mais pas celui de son inspirateur Harris⁴⁰, le père du distributionnalisme.

Bien sûr, il faut tout de suite souligner que le catalogue Géhéniau ne contient pas tout. La preuve est facile à faire, car de nombreuses références à des ouvrages qui apparaissent dans *BCL* ne sont pas indexées dans « le Géhéniau ». On trouve dans les dossiers CIDRE-CDRQ des notes de lecture sur des ouvrages dont les titres ne sont pas repris. Queneau a pu oublier de noter. Mais à mon avis, les négligences n'expliquent pas tant d'oublis. On est amené à conclure que sa curiosité linguistique est restée sélective : un relevé systématique dans le Géhéniau m'a livré seulement moins de cent titres du domaine de la linguistique proprement dite. C'est peu en regard des dix mille références répertoriées, même en tenant compte des oublis et des silences⁴¹.

Dans ces conditions, on aurait beau jeu de relever les points faibles de la linguistique de Queneau. La méthode linguistique, dont Queneau trouvait des exemples simplifiés avec Vendryes, est rarement employée de manière systématique : relevé d'observations, inférences descriptives, généralisations théoriques et discussion (cf. *BCL*, p. 72 sq.). Il fait un usage approximatif de certains concepts linguistiques, par exemple celui de phonème confondu avec celui de morphème : « L'eusses-tu cru ? est senti comme un phonème unique » (*BCL*, p. 81). Son analyse des causes

d'obsolescence de l'imparfait du subjonctif et du passé simple est discutable (*BCL*, p. 71). Il reprend sans le critiquer le cliché selon lequel le français posséderait des possibilités limitées de créer des dérivés (*BCL*, p. 81)⁴². L'orthographe phonétique qu'il propose n'a rien de très rigoureux du point de vue du phonéticien. Mais surtout il néglige le caractère partiellement idéographique de la forme imprimée, que signale par exemple F. Carton⁴³.

On aurait tort pourtant de nier l'intérêt théorique des recherches et des travaux linguistiques de Queneau. Et Blavier naguère a eu raison de défendre Queneau contre ses propres *Errata* (1975, p. 79-87), défense qu'il reprit à Thionville. Sans doute faut-il chercher ailleurs que dans *BCL* l'apport original de Queneau à la théorie linguistique, conformément à la conclusion de Beaumatin (1991).

Par exemple, Queneau souligne que dans la communication orale ordinaire, un flot d'informations circule dans les phénomènes prosodiques ou para-verbaux : « grognements, raclements de gorge, grommellements, interjections » qui accompagnent l'articulation, ainsi que dans les mimiques, les postures et la gestuelle (« Écrit en 1955 », *BCL*, p.87). Les linguistes commencent à peine à intégrer ces données sémiotiques dans le système global qu'ils décrivent⁴⁴. Queneau, déjà, distingue pertinemment l'écrit, le parlé et l'oral, opposant le parlé-écrit des retranscriptions ou des situations artificielles (montages à la radio) à l'oral réel (*ibid.*, p.89-91).

Jusqu'à présent, seuls les spécialistes se penchaient sur ces phénomènes, filtrés jusqu'alors par la préférence donnée à des corpus imprimés. Se pose par exemple le problème de la notation des phonétismes idiolectaux et des phénomènes para-verbaux : Queneau est un des premiers romanciers à avoir tenté l'exercice périlleux de la transcription graphique de la totalité des systèmes sémiotiques parallèlement activés dans une conversation, comme le montre une étude de C. Shorley intitulée « Joindre

³⁷ Louis Tesnière, *Éléments de syntaxe structurale*, K1ncksieck, 1959.

³⁸ Gustave Guillaume, *Langage et science du langage*, Québec : p. U. de Laval et Paris : Nizet, 1964.

³⁹ Bernard Pottier, *Présentation de la linguistique*, Paris : K1ncksieck, 1967.

⁴⁰ Z. Harris, *Structural Linguistics*, Chicago : Chicago U.P. *Mathematical Structures of Languages*, New York : Wiley. [Trad. fr. 1971 chez Dunod].

⁴¹ Pour prouver qu'il y a eu des lectures cachées, il faudrait explorer tous les dossiers de notes et de préparation, ou encore lire l'ensemble de l'œuvre avec les yeux aiguisés de l'érudit. Je n'en suis pas capable : peut-être J.M. Klinkenberg, qui avait annoncé un travail de ce type, pourra-t-il le mener à son terme.

⁴² Cf. ce qu'a dit Éric Beaumatin au colloque de Limoges (déc. 1987) lors du débat suivant sa communication.

⁴³ *Introduction à la phonétique du Français*, Bordas, 1974, p. 208.

⁴⁴ Voir la synthèse de C. Kerbrat-Orecchioni, *Les Interactions verbales*, A. Colin, 1991.

le geste à la parole » : Raymond Queneau and the Uses of Non-Verbal Communication (1981, p.408-419). À Thionville, la communication de D. Delbreil illustre la richesse de cette dimension de l'œuvre.

On peut donner une preuve empirique de l'intérêt théorique de ces tentatives de Queneau. Un survol rapide de toute la littérature qui a fleuri sur l'œuvre de Raymond Queneau (thèses et mémoires) révèle qu'un nombre significatif d'études ont un cadre institutionnel clairement identifié comme linguistique, utilisant des démarches et des méthodes qui sont, pour en juger du point de vue académique, du ressort des sciences du langage et non de la littérature (même en laissant de côté les zones de chevauchement...). Ainsi, l'œuvre de Queneau se présenterait comme une sorte de laboratoire d'expérimentation du programme de *BCL*, et comme un corpus particulièrement riche en phénomènes intéressants pour les linguistes, du point de vue restreint qui est le leur (lexicologie, syntaxe, sémantique, en particulier). Pour ajouter encore à l'étendue du sujet de cette communication, il faudrait en retourner les termes : « *Queneau et la linguistique* » devenant « *La linguistique et Queneau* », ou « *Queneau sous le scalpel des linguistes* »⁴⁵. Sans doute G. Picon exagère-t-il un peu quand il écrit que « les grammairiens de l'avenir puiseront dans son œuvre de précieux renseignements sur les déviations populaires du français actuel. Souvent, l'une de ses pages ressemble à la transcription phonographique du style parlé » (1988 : 149)⁴⁶. Sans aller jusqu'à approuver cette prophétie, qui me semble bien audacieuse, j'ai plaisir à retrouver la présence discrète de Queneau dans des ouvrages souvent sévères, comme la somme de C. Kerbrat-Orecchioni, spécialiste de

pragmatique, sur *Les Interactions verbales*⁴⁷, ou le traité de Sémantique interprétative de F. Rastier, de l'École de Greimas⁴⁸.

Conclusion

La conclusion de ce parcours historique n'a rien d'original. Je rejoins ici celles de P. Fournel (1975) (signée Jean-Paul Bordufour), de J.-F. Jeandillou (1985) et d'É. Beaumatin (1987). Le premier réfute la valeur de la théorie du néo-français : « que reste-t-il de ce néo-français dont Queneau a si longtemps agité le grelot ? Sur le plan théorique, rien ou presque. [...] Les articles de *BCL* étaient tellement faits dans l'ombre de Vendryes qu'ils ne pouvaient pas ne pas être démodés » (1975, p. 189). É. Beaumatin invite à chercher ailleurs que dans la linguistique institutionnelle l'apport de Queneau, et J.-F. Jeandillou évoque la perversion du « dyscours » de Queneau pseudo-linguiste ou linguiste « en passant ».

Non, Queneau n'a pas eu une connaissance suffisante de la linguistique pour y prétendre au même niveau de maîtrise qu'en mathématiques, par exemple. En cela, je contesterai la formule de Beaumatin disant que « Queneau consacre beaucoup d'écrits à l'exégèse et au commentaire du discours métalinguistique de divers auteurs » (et il en cite dix-neuf,

⁴⁵ Un travail avait été engagé dans ce sens avec l'aide de Mme Bagoly, au CDRQ de Verviers. Le temps a manqué pour le mener à bien : il aurait fallu relire en détails multiples travaux universitaires enregistrés aux archives.

⁴⁶ Les références données sous cette forme renvoient à la *Bibliographie*, 2.

⁴⁷ Qui cite la p. 90 de *BCL* aux p. 40 et 46 des *Interactions verbales* (*op. cit.*) sur le rôle du magnétophone dans l'évolution théorique de la linguistique (et aussi de la langue elle-même).

⁴⁸ Rastier, *Sémantique interprétative*, Paris : P.U.F., 1987, p. 155, s'appuie sur la méthode S+7 pour réfuter le concept de sémantique immanente sur lequel Chomsky fonde sa théorie sémantique (à propos des célèbres « colourless ideas » qui « sleep furiously »)... Et il met en exergue une citation des *Fondements de la littérature d'après David Hilbert*, paru dans la *Bibliothèque Oulipienne* n° 3 : « toute phrase comprend une infinité de mots ; on n'en perçoit qu'un nombre fort limité, les autres se trouvant à l'infini ou étant imaginaires » (p. 213).

essentiellement relevés dans l'index de *BCL*)⁴⁹. Pour les mêmes raisons, je contesterai les conclusions élogieuses de F. Géhéniau : « Queneau [a lu] alors tout ce qui a trait à la structure et aux fonctions du langage, à la syntaxe, la sémiologie, la sémantique » et « Queneau fit donc figure de véritable chercheur dans le domaine de la linguistique » (*op. cit.*, tome 2, p. LX). Non, Queneau n'a pas « tout » lu ni accompli de travaux de recherche particulièrement valables. Queneau a utilisé quelques références, de son propre aveu choisies dans des ouvrages généraux, accessibles au grand public cultivé. Et loin de commenter ou d'analyser, il s'est contenté de s'appuyer sur certaines conclusions pour asseoir ses propres thèses : « Moi je ne cite les linguistes qu'à l'appui de ma thèse, enfin... à l'appui de ce que moi je sens, à savoir que j'ai envie d'écrire dans la langue qui est vivante, dans la langue de tout le monde » (*Entretiens avec G. Charbonnier*, p. 71).

Queneau ne s'est jamais donné une véritable formation de linguiste. L'essentiel est ailleurs : il s'y est intéressé parce que la linguistique lui apparaissait comme un levier avec lequel il pouvait soulever plus sûrement les questions qui lui tenaient à cœur, questions intimement liées au rapport de l'écrivain et du langage. Au fond, Queneau ne perd jamais de vue l'enjeu anthropologique du langage : « À travers la question de la divergence entre le français écrit et le français parlé, de la réforme de l'orthographe, de la nature exacte du dialogue, [...] – à travers donc tous ces problèmes, en apparence seulement de linguistique ou de grammaire [...], il s'agit en fait de questions très simples et immédiates, il s'agit de l'homme, de la vie, de l'homme contemporain, de la vie contemporaine » (« Écrit en 1955 », *BCL*, p. 91).

On voit alors comment Queneau excède le cadre épistémologique de la linguistique : celle-ci demeure définie par l'effort engagé par ses auteurs, sans doute depuis Saussure, mais même plus avant, à partir de von Humboldt, par exemple, pour donner à la linguistique le statut d'une science, c'est-à-dire d'une démarche de connaissance qui accepte de

limiter la portée de ses conclusions afin d'asseoir avec certitude ses résultats et ses méthodes.

Or Queneau n'est pas linguiste, il est écrivain. Non pas extérieur au langage, mais intimement lié à lui, et je dirai heurté à lui dans la difficulté de vivre et de créer. À en juger par la manière dont Queneau mène son œuvre, et dans le cadre de son œuvre, l'étude du néo-français, il ne travaille pas en linguiste. D'emblée, le rapport à la langue est un rapport existentiel, j'oserais dire métaphysique.

La linguistique de Raymond Queneau, on le voit, se projette indéfiniment dans les perspectives littéraires et philosophiques de son œuvre.

⁴⁹ Beaumatin relève « Flot, Malherbe, Maquet, Rouaix, Thérive, Dauzat, Vendryes, Cohen, von Wartburg, Guiraud, Benveniste, Troubetzkoy, Gougenheim, Sauvageot, Gross, Chomsky, Moles, Quemada, entre autres », 1991, p. 5